

Chapitre 16

Entreprises Publiques, Entreprises Occultes.

Sié nous attend avec la calèche à la gare de Charleston. La capote est relevée parce que le temps est menaçant. Au cours du trajet il nous explique la situation. Le département de la guerre de Washington a dépêché un avocat spécialisé dans les ventes et évaluations foncières pour recenser les plantations et évaluer les dommages commis par la guerre. Seulement ce « sauvage » comme le qualifie notre bon géant noir s'est mis en tête de « punir les rebelles » et en particulier les planteurs considérés par lui comme des profiteurs de guerre. À savoir ceux qui ont tiré profit de la guerre civile. Aldebert pourrait bien faire partie de ces réprouvés de la morale yankee que professe ce « doryphore¹ ».

- Vous savez, monsieur Pierre-Hubert, nous avons tous les comptes de la plantation qui prouvent que nous avons équilibré les recettes et les dépenses et que nous avons vendu au cours du marché ou au-dessous. »

C'est Tertullien qui répond : « Et moi je dispose de témoignages des gens, Nègres, Chicanos et Wasps qui ont pu manger durant les périodes difficiles grâce aux prix raisonnables pratiqués par M. Toppenot. On ne pourra en tout cas pas nous taxer de marché noir. Je n'en dirais pas autant d'autres personnes que tout le monde connaît.

- Je ne suis pas inquiet, réponds-je. Nous avons les appuis nécessaires à Washington pour éventuellement nous faire appuyer en cas de soucis.

- Il y a autre chose, Monsieur Pierre-Hubert. Les armes. Nous avons en stock, là où vous savez, de plus en plus d'armes fabriquées par les ateliers de la Confédération. Les gens ont peur de s'en dessaisir et surtout craignent de ne pas avoir les moyens de les remplacer. Monsieur Aldebert a bien trouvé un débouché pour les armes d'occasion mais il faudrait organiser un commerce interlope avec les Antilles. Sinon nous courons le risque d'être dénoncés pour détention d'armes construite sans licence de constructeur.

- Avec la fin du blocus, cela devrait pouvoir se faire. Je connais des capitaines de goélettes qui seront prêts à tenter l'aventure... »

La route devenant moins carrossable en raison de profondes ornières Sié, ralentit notre équipage et se concentre sur la conduite. Nous arrivons enfin à la plantation. La vue du jardin en livrée de printemps avec les magnolias en fleurs et les allées impeccables du jardin d'honneur, l'herbe tondue comme un golf anglais, tout ce spectacle nous fait oublier les paysages dévastés par la guerre que nous avons traversés depuis notre départ. Pierre-Hubert Jr est debout en éclaireur devant mes beaux-parents, Lucie, Hélène et Françoise, et en arrière, Moïse qui sourit de toutes ses dents. Sié n'est pas descendu de sa banquette que j'ai jailli de la voiture le chapeau à la main à cause de la capote qui m'oblige à me baisser. Je laisse ouverte la petite portière ouverte juste au-dessus du marchepied. Dès que j'ai monté la première marche qui conduit à la terrasse, Pierre-Hubert Jr se précipite et je n'ai que le temps de le rattraper avant qu'il ne tombe tant il est pressé. Il se précipite dans mes bras et nous échangeons plein de bisous. Il commence à bien parler sans mélanger le français et l'anglais.

- Regardez, Papa ! J'ai des habits de grand ! »

J'ai effectivement remarqué qu'il porte un pantalon corsaire et une marinière, qu'il est chaussé de ses habituelles sandales à boucles et de ses bas de laine écru. C'est le pantalon qui m'interpelle. Exit la sempiternelle barboteuse bouffante qui dissimulait les langes. Pierre-Hubert Jr est propre ! Je lance un regard interrogateur à Hélène qui acquiesce d'un mouvement lent de la tête.

¹ Les francophones de la Caroline du Sud surnommaient ainsi les carpetbaggers et autres yellowlegs par référence à un insecte local qui se nourrit des patates douces comme les doryphores dévastent les champs de pommes de terre en Europe.

- Mon grand garçon, je te félicite ! Et je t'ai rapporté quelque chose de la Grande Ville.

- Alors, Papa, maintenant que je puis porter une culotte d'équitation, m'enseignerez-vous à monter à cheval ?

- Nous commencerons par un poney. Mais il faut attendre encore un peu que nous ayons aménagé pour lui une écurie. Mais c'est promis, nous allons nous en occuper. Nous verrons cela avec Moïse...

- Ah non, Papa ! Il faut que ce soit avec vous.

- Mais je m'occuperai de toi, mon grand. Seulement, le chef de l'écurie, c'est Moïse et c'est lui qui commande aux palefreniers. Mais je puis déjà te dire que je suis très fier de toi. Et tu peux aussi faire la bise à Oncle Tertullien, tu sais. »

Je me retourne et je découvre Miarka qui tient son mari par la main avec un air alangui et heureux. Leur petite Macha est encore en train de dormir. Pierre-Hubert Jr me glisse des bras et va vers le couple pendant que je monte d'un seul pas les trois marches qui conduisent à la terrasse de bois. Je serre Hélène dans mes bras et puis salue le reste de la maisonnée. La bonne Lucie attend son tour et lorsque j'arrive à elle, elle me chine gentiment.

- Alors, ti mâle, on revient toujours vers la Bonne Lucie ! *Ba an di ou ça !* [Laisse-moi te dire] Cet enfant-là est vraiment merveilleux et intelligent ! *Là moin té di i ou ké appann li monté chuval si i finn chié adans kilot à i, i rugardé moin et i réponn en français* [lorsque je lui ai dit que vous lui apprendriez à monter s'il arrête de faire dans sa culotte, il m'a regardé et m'a répondu en français] : Eh bien « *Doudou an moin* » désormais je demanderai et je n'aurai plus de langes ! »

Hélène me prend par la main et me dit à voix basse ; « Cela fait trois jours qu'il est propre sans échec. Et depuis hier il me "tanne" pour approcher de l'écurie. »

Nous laissons se calmer la liesse du retour et nous entrons dans le hall au bas du grand escalier. Les ouvriers rentrent des champs et ont rangé les chariots, pansé les mules et maintenant les deux palefreniers nouvellement engagés nourrissent les animaux sous les ordres de Moïse.

Une fois rafraîchis dans nos chambres, nous nous retrouvons Élisabeth, Hélène, Françoise, Sié, Moïse, Tertullien et moi-même dans le bureau d'Aldebert. Nous rendons compte de notre déplacement à Washington et de notre rencontre avec Robert Lee et Me Shlomo Kahana. Ensuite, Aldebert nous expose la situation avec le nouveau commissaire à la reconstruction. Il ressort des observations de tous que ce bonhomme et ses sbires sont plus là pour faire dejuteuses affaires personnelles que pour remplir une mission de bien public. Compte tenu du grand nombre de francophones et d'hispanophones de Charleston, le département du trésor a envoyé un agent fonctionnaire sous contrat d'origine française. Né à Hendaye, ce bonhomme parle l'anglais avec l'accent du Sud-Ouest. Cette information m'interpelle immédiatement. D'autant qu'Aldebert a appris des services de police fédérale toutes les informations disponibles sur le passé états-unien de cet homme et ce n'est pas brillant. Ses exploits à la limite de l'honnêteté dans les affaires douanières sur le port autonome de New York l'ont mis en position délicate entre les « Irlandais » et les « Allemands ». Lorsque le département du Trésor a demandé un avocat d'affaires pour traiter des questions de propriété foncière dans les États de feu la Confédération, « Maître » Iribarne a postulé.

Titulaire d'un diplôme d'avocat français et d'un diplôme états-uniens en droit anglo-saxon, il a été recruté et affecté en Caroline du Sud pour des raisons linguistiques. Seulement, on est fondé à se demander ce qui a pu conduire un avocat français à émigrer sans famille en Amérique du Nord. D'autant que d'après les policiers fédéraux récemment affectés à Charleston, Me Iribarne a immigré à New York avec un coquet avoir pécuniaire qui lui a évité le passage par la quarantaine de l'immigration ordinaire. Arrivé de France avec un visa il a obtenu le permis de résidence et de travail rapidement grâce à ses relations vraisemblablement

parmi des membres basques de l'administration, eux aussi d'origine française ou espagnole. Sans rien en dire, je décide de demander au poste militaire de l'ambassade de me procurer des renseignements précis sur cet individu. Je sais bien qu'il ne faut pas juger a priori les gens sur leur mine, mais il semblerait que cet agent du trésor de Washington soit une personnalité pour le moins suspecte. Et je me dis que si outre aux « Siciliens » et aux « Allemands » je me frotte aux « Basques », je n'aurai pas assez des Irlandais pour me protéger. D'autant qu'avec les deux salopards en rupture de relègue que j'ai retrouvés à l'accueil des immigrants à New-York² j'ai aussi des ennemis chez les Flamands français et les Wallons belges.

Aldebert me demande de bien vouloir me rendre en tant que fondé de pouvoir au rendez-vous qu'il a pris avec Me Iribarne à son bureau de Charleston. Comme les militaires ont refusé de lui prêter un bureau dans les locaux de l'état-major, il a dû s'installer dans une annexe de l'hôtel de ville. Selon mon beau-père, le « contrôleur fiscal » yankee a passé avant-hier trois heures à la plantation. Il a en épluché la comptabilité au cours de la période de l'année fiscale 1859 à fin 1864. Ensuite il a examiné avec soin les registres en cours. Il a déclaré à Aldebert Toppenot : « Monsieur, j'aimerais que tous les établissements dépendant de cette ville tiennent leurs comptes avec cette netteté et cette précision. Je note aussi que vous n'avez pas fait fortune au cours de ces années difficiles. Comment avez-vous pu résister ? J'ai toutefois une question. Par simple curiosité. Je constate deux rentrées d'argent importantes en numéraire. Et leur introduction est soigneusement prise en compte alors que vous auriez pu ne pas les faire apparaître. D'où venaient ces fortes sommes.

- Monsieur, j'ai des affaires à l'étranger. J'ai donc pu faire entrer des devises en or essentiellement du Canada et des Antilles parce qu'il fallait faire vivre la plantation. Ces sommes sont entrées dans la vie économique de notre nation.

- De la rébellion, vous voulez dire.

- Les gens qui vivent sur cette plantation, étaient-ils des rebelles ? Vous pensez que des braves gens qui étaient esclaves peuvent avoir quelque responsabilité dans la vie politique que conduisent les grands propriétaires et industriels ? »

Iribarne n'a rien répondu. Il a pris quelques notes élogieuses dans son registre à feuilles mobile³ et les a fait lire à mon beau-père. Mais maintenant, il a demandé à Aldebert de lui envoyer un représentant pour lui faire tenir une copie du rapport qu'il a établi. Par le télégraphe Tertullien envoie un câble pour annoncer ma venue et présenter ma qualité de fondé de pouvoir. Je trouve qu'il est un peu long à envoyer son message mais lorsqu'il revient de la salle où nous avons installé le télégraphe j'ai l'explication de ce délai. Tertullien était sur le point de nous rejoindre quand le récepteur s'est mis à cliqueter « C Q – C Q FM CSN WN puis une suite de groupes de cinq lettres ». Un câble chiffré venant de Casaubon à Washington. Fort heureusement assez court. Aldebert nous libère et nous abandonne le soin de nous occuper du décryptage. Le texte nous laisse pantois :

« ATTENTION IRIBARNE. CONDAMNÉ BAGNE PAR CONTUMACE À BORDEAUX. AVOCAT RADIÉ BARREAU. SERAIT FONCTIONNAIRE CONTRACTUEL WASHINGTON AFFECTÉ CAROLINE DU SUD. DANGER HAINE FRANCE ET RESSORTISSANTS. RAPPORT SUIT VD »

- Tu vois, tu n'auras même pas à adresser de demande de renseignement de personnalité. En tout cas, heureusement que malgré la haine méprisante que lui vouait Napoléon le vrai Talleyrand a bien organisé le renseignement diplomatique et que le successeur de Fouché a transmis ses informations à toutes fins utiles.

- Oui, il faut dire que Fouché et Talleyrand ne pouvaient se supporter mais qu'ils ont bien su coopérer étroitement pour comploter à la suite de l'affaire Wellesley. Mais le nouveau ministre de l'Intérieur est entré en fonction le 28 mars de cette année. Il s'agit du Marquis de La Valette. Ce n'est pas un perdreau de l'année et il a, selon ce que m'a expliqué mon oncle,

² Voir Nouveaux Mondes.

³ Ce qu'on appelle de nos jours « un manifold » d'après ce que j'ai compris.

une très forte attirance pour les Affaires Étrangères. Je ne serais pas surpris qu'à terme nous le voyions s'installer au Quai d'Orsay. Mais je pense que nous en saurons davantage dès que nous tiendrons le rapport du cabinet de l'amiral de Piétri. En tout cas, je sais à quoi m'en tenir sur ce commissaire à la reconstruction qui ose se présenter comme contrôleur fiscal. Il s'agit avant tout d'un faisan. Je suis curieux de rencontrer ce monsieur, figure-toi.

- Je donnerais je ne sais quoi pour pouvoir t'accompagner.

- Cela t'arrivera, je te l'assure parce qu'incidemment je parlerai de toi comme le métreur de la plantation et je te fiche mon billet qu'il n'aura de cesse que de s'entretenir avec toi en privé. »

Dès que j'en ai fini avec les affaires, je rejoins Hélène et Pierre-Hubert Jr pour vivre un peu avec ma famille. Lucie nous laisse tranquilles et nous profitons du babil de notre fils. Il ne manque pas d'imagination et m'explique son point de vue sur les chevaux. D'un air docte, il me déclare d'un air entendu que les chevaux c'est pour les gens trop grands et que les poneys sont la vraie monture des êtres humains normaux. D'ailleurs les indiens ne montent-ils pas de petits chevaux qui ressemblent à des poneys ?

- Mais où as-tu vu des indiens à cheval, mon fils ?

- Au pavillon de chasse, père. Nous y sommes allés avec mère et grand-mère et grand-père qui conduisait. »

Je regarde Hélène qui ne dit rien mais acquiesce d'un signe de tête.

- Et vous avez vu des indiens ?

- Oui mais ils n'étaient pas habillés avec des plumes. Ils avaient des chapeaux et des vêtements en peau de daim. Et ils montaient des petits chevaux blancs avec des grandes taches brunes. Et ils n'avaient pas de selle mais des couvertures et ils n'avaient qu'une seule rêne à leur bridon.

- Et n'y avait-il pas des hommes blancs avec eux ?

- Un blanc et un blanc sombre. Mais le blanc c'est oncle André. Il a embrassé grand-mère, puis grand-père, puis Mère et moi il m'a lancé en l'air et il m'a rattrapé juste quand j'allais m'envoler !

- Et où sont-ils partis, ensuite.

- Ils ne sont pas partis. Ils ont mis leurs chevaux dans un enclos et Moïse leur a donné de la paille et de l'eau et du foin et de l'avoine. Et les chevaux étaient bien contents. Et les indiens ils ont ri et chanté et mangé autour d'un feu qu'ils ont allumé sur l'aire.

- Donc, ils sont encore là-bas, n'est-ce pas ?

- Sûrement, ils ont l'air de bien s'amuser.

- Eh bien, d'ici quelques jours nous irons les rencontrer et peut-être jouer avec eux. »

En attendant, nous passons une bonne demi-heure à jouer avec notre fils. Hélène lui a préparé des dessins incomplets qui évoquent des situations courantes de la vie à la plantation. Pierre-Hubert les regarde et doit nous raconter ce que représente pour lui la scène illustrée. Et lorsqu'il nous a bien expliqué ce qu'il y voit nous ajoutons un détail et il revoit son interprétation. Et puis Hélène présente une autre scène et lui dit ce qu'elle représente mais il doit deviner les éléments qui manquent pour que l'image ne puisse représenter que ce que sa mère lui a indiqué. Il s'agit en fait d'un exercice qui l'amuse beaucoup et qui est le complément d'un autre auquel il se livrait de lui-même depuis deux ou trois mois avec un ensemble de petites maisons en bois représentant les bâtiments d'une petite ville-type de notre région.

Il y a une gare, un hôtel, des boutiques et des ateliers d'artisans, une auberge et la prison-bureau du sheriff, il y a aussi bien sûr l'église, l'école et l'écurie publique pour les chevaux des voyageurs de passage. Et il joue des heures avec ces maisons en organisant des villages suivant les plans que lui suscite son imagination. Encore trop petit pour aller à l'école qu'animant les dames et Françoise, il est souvent livré à lui-même, surveillé par la chère Bonne Lucie, mais il commence à avoir besoin de la compagnie d'enfants de son âge. Les

autres enfants de la plantation ne sont pas de son âge, soit encore dans les langes soit déjà grandets.

Nous avons toutefois eu une grande surprise : notre bambin commence à lire les indications portées sur certaines des maisons jouets. J'ai d'abord pensé qu'il reconnaissait les maisonnettes parce qu'on lui avait expliqué ce que représentait chaque modèle mais Hélène qui ne disait rien mais se doutait de quelque chose a fait une expérience. Elle a écrit en lettres bâtons le mot gare, puis le mot école, puis le mot église. Et notre Pierrot a lu chaque mot. Or, sur l'église jouet, il n'y a rien de marqué. Alors j'ai pris le crayon et j'ai écrit le mot cheval. Et notre fils sans sourciller a lu le mot et, ce qui était le plus marquant, c'est que nous écrivions en français alors que les inscriptions sur les bâtiments sont en anglais. Donc, quelqu'un lui a appris à lire. Au moins les lettres et les mots isolés. Nous ne disons surtout rien et gardons nos réflexions pour lorsque nous serons seuls dans notre chambre. Pour rester avec notre fils, nous assistons à son dîner.

Lucie lui sert les plats qu'elle lui a mitonnés. Je note qu'ils sont parfaitement adaptés à ce qui convient aux êtres humains. Mon oncle et ma tante ont sur ce point des conceptions dont ils ne dérogent pas et j'ai appris à manger de tout en petite quantité, sans excès de sauces, de sucre, de sel. Et surtout beaucoup de fruits. Dans ma famille de marins et de médecins coloniaux, on a parfaitement conscience du rôle des fruits et légumes contre le scorbut. Et de la qualité de l'eau contre le choléra et la diphtérie. D'autant que l'Amérique du Nord pullule de maladies endémiques comme la petite vérole, la diphtérie, la phtisie qu'on nomme désormais la tuberculose, le charbon, les fièvres et les divers flux de ventre.

Pour lutter contre ces dangers, on prend grand soin de la propreté des aliments mais aussi de celle des hommes et des femmes qui préparent la nourriture de la plantation. Cela implique des dépenses en produits sanitaires que se mettent au point en Europe et que l'on peut aisément faire venir d'Angleterre ou de France. Nous consommons beaucoup de cette invention de Claude Berthollet qui a nom en français « eau de Javel » et en Anglais « bleach » en raison de ses propriétés blanchissantes pour le linge. Or, additionnée à l'eau dans une proportion faible, elle élimine la plupart des poisons microbiens qui empoisonnent les eaux de puits. Obtenue en faisant réagir de l'eau de chlore sur de la potasse, elle est fort toxique si on ne la dilue pas, mais elle permet de nettoyer beaucoup de choses et de tuer beaucoup de parasites comme les puces et les punaises sans avoir les inconvénients de l'alcool de bois. Ce dernier est effectivement très inflammable. À la saison de la reproduction des insectes, passer le linge blanc à l'eau de Javel permet de tuer les larves qui, si on n'y prend garde, pondent leurs miasmes dans la peau des parties intimes. Nous utilisons aussi beaucoup de savon. Si nous importons du savon dit « de Marseille » qui nous arrive par bateau, nous en achetons aussi fabriqué sur place. Mais ces savons sont assez chers et nous les réservons à la toilette des êtres humains. Pierre, lui, a installé à la plantation une savonnerie pour laquelle nous importons de la soude caustique fabriquée par la méthode Leblanc qui remonte au siècle dernier. Depuis une dizaine d'années, les Anglais se sont lancés dans cette production et devancent maintenant les Français. On en fabrique aussi près de Détroit et nous nous en servons pour fabriquer du savon en la mélangeant à de la graisse ou de l'huile. Nous fabriquons même du savon glycéринé qui nous permet de faire durer les cuirs de bourrellerie des attelages. Compte tenu de la pénurie depuis les destructions que les sauvages de Sherman ont perpétrées ces derniers mois dans nos régions, nous vendons une partie de notre production de savon glycéринé aux propriétaires voisins. Nous avons récupéré quelques mules et deux chevaux de trait. Notre écurie est petite par rapport à avant la guerre mais nos animaux sont en bonne santé. Nous avons aussi deux bœufs pour les travaux qui demandent de la grande puissance. Leur étable est aussi très saine. Il faut dire que l'eau de Javel et le savon éliminent une grande partie des sources de maladies. Les tonnes à eau reçoivent leurs doses de décontaminant au chlore et l'eau n'y croupit pas. L'eau de boisson pour les hommes vient de notre puits principal, mais on ne la boit plus directement. Pierre a enseigné à

plusieurs personnes dont Moïse, Sié et quelques hommes et femmes la façon de doser l'eau de Javel dans l'eau crue et de faire bouillir l'eau de boisson avant que de la mettre dans les aiguères. Pour le moment la santé de l'ensemble des gens qui vivent sur la plantation semble être bonne au moins en ce qui concerne les maladies infectieuses.

Lorsque je me présente au bureau du Commissaire à la Reconstruction, je suis reçu par un clerc qui semble fort affairé. Il s'enquiert de mon identité. Il fait mine de plonger dans un registre pour tenter de trouver mon nom. Puis il lève la tête d'un air condescendant : « Maître Iribarne va vous recevoir ».



Le clerc lève la tête d'un air condescendant.

Je me tiens à quatre pour ne pas lui renverser sa table sur la tête. Il a un regard pour ma mise, lorgne sur mon LeMat que je porte en bandoulière sous mon manteau. Mes vêtements viennent d'un bon faiseur d'Angoulême et sont loin de présenter l'aspect avachi de ceux des autres administrés de son patron. Ledit patron est assis à un bureau moins encombré sur lequel il a posé un chapeau haut-de-forme à la française comme celui qu'appréciait feu Abraham Lincoln. Lorsque l'huissier noir m'annonce, Iribarne lui répond d'un air absorbé :

- Faites entrer, William. Je vais le recevoir. »

Le domestique se retire, marchant en arrière courbé servilement. Je me dis que ce n'est pas Sié qui aurait une attitude aussi veule. Je considère l'avocat marron qui fait semblant lui aussi d'être fort occupé. Quelques livres plutôt anciens à couvertures cartonnées qui rappellent celles de registres attendent patiemment sur le coin gauche du bureau. Éclairé par une lampe Pigeon, le modèle avec un verre cheminée qui sert pour les bureaux et les grandes pièces, notre Basque aux cheveux blond vénitien tourne des pages volantes de sa main gauche gantée de pécarî teint en noir. Son autre gant, celui de sa main droite, est posé près d'une trique taillée dans un morceau de noisetier de forte section. Longue d'environ quatre-vingts centimètres, cette chicotte est sûrement une arme redoutable entre des mains entraînées.

Ayant été annoncé, je prends mon mal en patience et me refuse à manifester quelque sentiment que ce soit. Ce docte prétentieux daigne enfin se rendre compte de ma présence. Il

lève la tête vers moi et sans même me saluer entre dans le vif du sujet. Ou ce qu'il considère l'être.

- Monsieur de Berdeilhe, commence-t-il en Français pour enchaîner ensuite en Anglais, je vous ai convoqué parce que nous avons à parler. »

Je ne vais pas le laisser faire sa loi.

- Monsieur Iribarne, si vous m'aviez « convoqué » je me serais assis sur votre convocation. Vous avez donc « émis le désir » de rencontrer le fondé de pouvoir de mon beau-père, ce qui me paraît tout à fait naturel, mon beau-père considère utile si ce n'est nécessaire de rencontrer le Commissaire à la Reconstruction envoyé par Washington, donc nous avons décidé lui et moi que nous donnerions une suite favorable à votre invitation. Me fais-je bien comprendre, ci-devant avocat français en délicatesse avec le barreau et le parlement⁴ de Bordeaux.

- Monsieur, je ne vous permets pas de me parler sur ce ton.

- Et moi je ne vous permets pas de me parler sur le ton que vous avez employé à mon égard. Il me semble que vous ignorez une chose essentielle : je suis couvert par l'immunité diplomatique, ainsi que le métreur géomètre de la plantation Toppenot qui est lui aussi français, et que mon épouse qui est elle aussi porteuse d'un passeport diplomatique annexe du mien.

- Pour moi vous n'êtes qu'un rebelle vaincu.

- Cette accusation pourrait fort se retourner contre vous. Mes lettres de créance ont été renouvelées par l'administration Johnson. Sous l'autorité de feu le Président Lincoln, j'avais une mission de bons offices, maintenant j'en ai une de participation à l'expansion du chemin de fer vers l'ouest. Alors ne prenez pas votre air supérieur et si vous persistez à parler l'anglais même avec moi soignez donc votre syntaxe et la tonalité de vos phrases. Le rythme et les intonations de l'anglais ne sont pas ceux du français. Vous devriez vous y mettre.

Maintenant, voyons en quoi nous pouvons coopérer, notre plantation et votre service, pour tenter de réparer ce que la sauvagerie de... la guerre a entraîné comme ravages dans ce pauvre État de Caroline du Sud.

- Monsieur de Berdeilhe, nous allons examiner la situation de votre plantation, je veux dire, celle de votre belle-famille et de vous-même, pour déterminer le montant de l'imposition à laquelle nous allons la soumettre.

- Auriez-vous l'intention de nous appliquer un taux d'imposition particulier ?

- Nous sommes ici dans un territoire occupé. Vous serez soumis à un taux d'imposition qui vise à payer des dommages de guerre... et que je fixerai moi-même.

- Vous allez d'abord me montrer sur quels textes vous vous appuyez pour ce faire, très cher maître. Car il en est sorti un certain nombre ces dernières semaines. Et si par hasard, ils vous manquent, j'en dispose dès la promulgation. Juste le temps pour le courrier parti des bureaux du Congrès ou de la Maison Blanche de parvenir à la plantation. C'est d'ailleurs moins broussailleur que ce qui se fait en France. Nous n'avons aucune difficulté à savoir combien nous allons devoir verser au Trésor en fonction de notre exercice comptable et des accises foncières. Ce que nous appelons l'allivrement dans notre bonne terre de France. Voyez-vous, Maître, en France, nous sommes mon ami Tertullien Ramade et moi-même, deux fonctionnaires du ministère des finances. Et nous sommes détachés en Caroline du Sud depuis juste après la Sécession. Ces quatre dernières années ont été mouvementées mais m'ont conduit à rencontrer et de façon plus ou moins officielle les plus hautes autorités de ce pays. Comme celles de feu la Confédération. Récemment je me suis rendu à Washington où j'ai rencontré le Président lui-même. Et je serai appelé à y retourner.

- Tout cela est bel et bon, Monsieur de Berdeilhe, mais moi je suis mandaté pour évaluer les contributions que nous allons exiger de cette ville pour payer les dégâts de la

⁴ Parlement : ancienne appellation pour le Tribunal de Grande Instance.

rébellion. Et nous nous y emploierons et votre plantation n'y échappera pas. Et ce n'est pas parce que nos bureaux sont misérables que nous vous laisserons tranquilles.

- Monsieur Iribarne, si c'est la guerre administrative que vous cherchez, vous allez la trouver...

- Des menaces ? Vous n'allez pas vous en tirer à si bon compte.



*Notre Basque aux cheveux blond vénitien tourne des pages volantes
de sa main gauche gantée de pécari teint en noir.*

Le Basque a un geste vers un cordon de sonnette qui pend derrière son dos. Pour ce faire il me tourne le dos. Le canon de mon Le Mat posé sous son oreille le fait s'arrêter dans son mouvement.

- Je te préviens, Iribarne lui soufflé-je en français. Un mot et je poivre à la chevrotine le ganglion qui te sert de cervelle. Même le plus habile chirurgien ne pourra rien faire pour toi. Je suis une relation personnelle du Président Johnson. Tu as à tes trousses tout ce qui compte de résistants contre votre occupation dans le pays. Les déclarations de Johnson sont sans ambiguïté : Il veut la réconciliation et pas l'occupation. Et si tu es ici pour te remplir les poches tu ne tarderas pas à être farci de plomb. Maintenant nous allons sortir d'ici et tu vas m'accompagner jusqu'à la rue. Et fais bonne figure si tu ne veux pas que ta physionomie ressemble à du hachis à saucisse. Le moindre geste et tu ne sors pas vivant de cette bicoque.

- Tu comptes sortir comment de la ville, baron de mon cul ?

- T'occupe pas du chapeau de la gamine, escroc. Tu verras bien ce qui se passe.

- Et pour sortir d'ici ?

- Tu verras bien. Prends ton chapeau de bourgeois français qui me rappelle celui des "raillés⁵" de Paris.

- Diantre, vous vous exprimez comme un apache⁶ parisien, Monsieur le Baron. Comment se fait-il que vous tâtiez au beau langage ? »

Avant de lui répondre, je lui fouille rapidement les poches pour vérifier qu'il n'est pas armé.

⁵ De nos jours on dirait « des flics ».

⁶ Actuellement on dit « malfrat ».

- Fais pas chier, espèce de sinve⁷ mal dressé. Tu la fermes et tu fais ce que je te dis. Tu passes devant et tu fais la « poker face ».

« Maître » Iribarne me jette un œil torve. Il ouvre la porte et s'arrête, interdit. Son clerc est collé dos au mur, les bras écartés et les mains à hauteur des hanches, paumes offertes à la vue. Deux hommes en tenue bleue de la police militaire le tiennent en joue. Je pousse l'avocat marron dans l'antichambre et un policier en civil lui passe le cabriolet avant qu'il puisse réagir. Je remarque qu'il s'agit d'un modèle très proche de celui que l'on trouve dans la Gendarmerie française.



Un cabriolet d'un modèle très proche de celui en service dans la gendarmerie française...

Quand le policier en civil se retourne, il me lance un clin d'œil complice. Avec son accent irlandais Eamon Kirkpatrick me lance goguenard : « Alors Piarrubert, une fois de plus à faire régler vos différends avec les truands français par la police de Washington !

- Je dois dire que lorsque le câble de Simon Casaubon est arrivé à la plantation, j'ai cru que je rêvais. Comment va Maureen ?

- Une épouse inquiète. Elle m'a dit ; « Si tu retrouves le Baronnet, ne buvez pas des alcools exotiques. Restez au bon whisky irlandais. » Alors tu penses bien que je le lui ai promis mais que le curé me donnera l'absolution de ce petit mensonge si nous buvons de ton armagnac ou même un cognac français voire un bourbon de qualité dont ton beau-père doit avoir quelque topette.

- Mais comment se fait-il que...

- Nous parlerons quand ce « swindler », ce « crook⁸ » sera à l'ombre. »

Eamon serre le cabriolet au point qu'Iribarne proteste. L'Irlandais lui donne un coup de galoche à semelle de bois dans la cheville.

- Ta gueule. »

⁷ Au XXe siècle le milieu a adopté le mot « cave ».

⁸ Swindler et crook (prononcé crok et non crouk) sont deux mots qui signifient escroc.

Iribarne est entravé dans le dos et lorsque le policier le jette au sol, il tombe lourdement sur l'épaule. Kirkpatrick lui palpe les jambes et extrait d'un étui accroché au fixe-chaussette de l'escroc un petit Smith & Wesson 1861 en calibre 22.

- Tu vois, Baronnet, non seulement cette merde puante porte une arme dissimulée ce qui est interdit, mais en plus il s'agit d'une véritable saloperie. Cette cartouche de 22 occasionne des blessures qui paraissent parfois bénignes au premier abord mais qui s'enveniment à tous les coups. Pour tuer quelqu'un avec du 22, il faut loger la balle sous l'oreille ou dans le cœur, sinon on se croit peu gravement touché et on néglige la blessure. Mais la balle entre profondément dans la viande et la graisse et les cendres de poudre entraînent l'envenimement de la plaie et même la gangrène.

Le clerc est manifestement dépassé par cette descente de police. Les deux policiers l'ont fouillé et se sont abstenus de l'entraver. Un des deux « bleus » a pris l'arme dont il a enlevé les cinq cartouches et l'arrangée dans une musette en cuir aux armes de la police fédérale. Iribarne est relevé sans ménagement et se tient maintenant debout un peu piteux. Mais à voir son air chafouin, je devine qu'il prépare déjà son interrogatoire à venir. Et puis Eamon ouvre la porte qui donne sur le hall de la petite maison où on a installé les bureaux de la Commission de reconstruction.

- Vous pouvez entrer, Monsieur le Procureur Fédéral. »

Je constate avec plaisir que le Procureur fédéral opère en compagnie du procureur de Charleston, une vieille connaissance à moi⁹. Je salue les deux hommes mais le procureur local me présente à celui de Washington.

- Monsieur le Baron de Berdeilhe est un hôte français de notre nation qui a œuvré durant toute la guerre civile pour tenter d'adoucir le sort des blessés des deux camps.

- Le Capitaine Kirkpatrick m'a beaucoup parlé de vous ; et de votre épouse d'ailleurs. Je suis heureux de vous rencontrer. J'ai déjà remercié Son Excellence votre Ambassadeur des informations précieuses qu'il nous a fait parvenir au sujet de l'escroc Iribarne. »

Ledit escroc tente bien de parler mais le policier qui le maîtrise donne un coup sec sur l'une des poignées du cabriolet et l'autre se tait. C'est le procureur de Charleston qui, interrompant la discussion, se tourne vers le prévenu, lui signifie sa mise en état d'arrestation et lui récite ses droits. Eamon prend congé de nous et part avec ses deux policiers et Iribarne vers le fourgon cellulaire. Alors le procureur fédéral me met au courant des raisons de sa présence en Caroline du Sud. En fait, Iribarne est encore poursuivi en France pour d'autres affaires que celles qui l'ont forcé à quitter le barreau de Bordeaux. À New York, ce faisan malfaisant s'est aussi mis en délicatesse avec le procureur local et à la suite d'un arrangement négocié, s'est vu signifier son interdiction de séjour dans l'État de New York. Il a donc émigré vers la Pennsylvanie, des relations basques de Philadelphie lui ayant trouvé de quoi s'occuper. Il a œuvré comme avocat spécialisé dans les transactions immobilières – il n'y a pas de notaires dans ce pays – et a commencé à bien gagner sa vie. Toutefois, il s'est fait remarquer par des pratiques à la limite des règles de droit et ses affaires ont commencé à décliner. Pendant toute la guerre civile, il a profité de l'absence des hommes pour réaliser de juteuses spéculations en vendant des biens immobiliers ou fonciers pour le compte de veuves ou de ménages mis en difficultés par le coût de la guerre. Mais en travaillant par dessous-table, il a pu réaliser des profits usuraires en abusant de la détresse de gens acculés par les dettes. Sentant le vent tourner en mal avec le retour des hommes de la guerre, il a quitté la Pennsylvanie pour se noyer dans le marigot de Washington où sont venus rôder quantités de gens plus ou moins honnêtes à la recherche des possibilités offertes par les besoins en main d'œuvre et en capacités diverses. La création de Bureaux et Commissions de Reconstruction dans quelques États ex-confédérés lui a paru une niche lucrative pour trouver à ronger des os offerts à son appétit de coyote puant. Toutefois, la justice lui court après depuis les plaintes

⁹ Voir nouveaux mondes.

déposées à New York sur des malversations venues au jour après son départ, d'autres pour escroqueries aux transactions immobilières à Philadelphie qui sont apparues lors de plaintes déposées par des propriétaires spoliés durant leur absence en raison de la guerre. En particulier une suffragette qui n'a rien pu faire pour protéger les intérêts familiaux dans une vente de terrains à bâtir en raison de son incapacité juridique. Pour vendre, le mari avait donné procuration à un agent immobilier mais celui-ci était en cheville avec votre ex-compatriote. La vérité est sortie il y a quelques semaines. L'épouse qui milite pour le droit des femmes à l'égalité juridique des sexes a exposé à son mari et à leur avocat tout ce qu'elle a constaté d'irrégulier dans les procédures de vente.

Il s'agit d'une Irlandaise immigrée avec sa famille dans son enfance. Son mari était sergent dans la brigade irlandaise de New York, bien que citoyen de Philadelphie. Il ne pouvait s'occuper de ses affaires en raison des combats, alors la femme s'est ouverte de ses déboires auprès de relations dans le milieu irlandais new-yorkais. Au retour du mari, le couple a lancé une action en justice. Le cas Iribarne roulant sur plusieurs États, l'Attorney General¹⁰ l'a soumis au Président Johnson. Celui-ci, fort irrité par la malhonnêteté évidente du Basque a autorisé l'Attorney General à transférer le cas à la justice fédérale et à lancer les procédures judiciaires contre Iribarne. Et j'ai été nommé comme procureur enquêteur sur cette affaire. »

J'ai lu dans la presse des éléments de biographie de l'Attorney General. Nommé il y a deux ans par le président Abraham Lincoln, James Speed est resté en poste à l'investiture du Président Andrew Johnson. C'est un vrai juriste expérimenté qui a succédé à Edward Bates en pleine guerre civile. Il est né à Jefferson dans le Kentucky et est âgé de cinquante-trois ans.

Le procureur fédéral poursuit.

- Monsieur de Berdeilhe, le message diplomatique envoyé par le Département français de la justice nous a éclairés sur la personnalité de cet individu. Nous ne pouvons pas le laisser continuer à se servir de sa position pour s'enrichir illégalement. Toutefois, Iribarne est devenu citoyen des États-Unis depuis plusieurs années. Comme notre nation n'extrade pas ses citoyens, nous ne pourrions pas accéder à la demande d'extradition de votre ex-compatriote. Votre ambassadeur comprend tout-à-fait notre position et ne nous en tient pas rigueur. Seulement, nous le tiendrons au courant des suites judiciaires de cette affaire. Et je suis ici pour qu'il y en ait. Je pense que le Capitaine Kirkpatrick pourra vous donner des précisions que ma fonction ne me permet pas de vous révéler sous peine d'irrégularités de procédures, mais le cas Iribarne a une connotation politique en ce sens que le Président tient à la normalisation des relations entre les États de l'Union et les États anciennement rebelles. Et les agissements d'un Iribarne ne peuvent que nuire à ces efforts qu'entreprend le gouvernement fédéral. »

Eamon est logé en ville dans un hôtel en cours de remise en état. La nourriture est approximative parce que la cuisine a été pillée par les hordes de Sherman. Iribarne ayant été incarcéré dans une geôle prise en compte par un Marshal fédéral en service auprès du procureur venu de Washington, Il se trouve libre de ses mouvements pour la soirée. Le transport de justice fédéral étant en ville pour deux ou trois jours à des fins d'interrogatoires de plaignants ou de témoins, on lui a mis à disposition un bureau au tribunal de la ville et il dispose donc d'un poste de télégraphe affecté à ses besoins, avec priorité de communication vers Washington au niveau du central inter- États. Je profite de cette facilité pour demander à Eamon de bien vouloir envoyer un câble à la plantation. Il s'agit de faire inviter l'équipe fédérale à dîner ce soir. Auparavant le demande au Procureur la faisabilité de la chose. Malheureusement, pour éviter les conflits d'intérêt, le magistrat fédéral doit décliner l'invitation. Il autorise toutefois Eamon à m'accompagner, et même à rester loger à la plantation sous réserve de se trouver au tribunal demain pour sept heures. En effet le policier

¹⁰ Membre du Cabinet du Président des États-Unis, l'Attorney General tient le rôle du garde des sceaux, Ministre de la justice, en France.

de la sécurité de Washington est chargé des extractions de la geôle fédérale au tribunal où se tiendront les interrogatoires préliminaires et la session du jury d'inculpation.

La soirée est agréable et nous ne parlons de rien de déplaisant. Je suis heureux de rendre à mon ami né Irlandais l'accueil que sa famille nous avait accordé à New York lors de notre visite avec Hélène. Eamon apprécie la plantation en connaisseur.

- J'imaginai difficilement une vie pareille. Le personnel semble fort heureux de son sort et les anciens esclaves sont tous éduqués... »

Il faut tout de même lui expliquer que toutes les plantations ne fonctionnaient pas sur les mêmes principes. Les quelques jours qu'il passe à Charleston lui laissent entrevoir une réalité bien loin d'être idyllique. L'attitude des sud-caroliniens vis à vis des « occupants » est loin d'être amène. Le sort des noirs et des non-wasps n'est pas des plus enviables et la ségrégation s'installe rapidement. Elle est facilitée par le fait que les affranchis préfèrent vivre entre eux. Mais la misère s'installe aussi chez les noirs et les travaux concédés aux anciens esclaves ne sont pas des plus gratifiants. La reconstruction demande beaucoup de main d'œuvre mais les fonds manquent pour payer les ouvriers.

Le nouveau commissaire à la reconstruction est arrivé deux jours après l'incarcération d'Iribarne. Aldebert l'a rencontré et les choses se passent en souplesse. Fidèle à ses principes, mon beau-père continue une politique de prix raisonnable. Et après en avoir conféré à la mairie de Charleston, il a même obtenu que les marchés de la ville soient momentanément soumis à mercuriale pour éviter la flambée des prix. Pour éviter le marché noir, l'équipe municipale s'est vue renforcée de volontaires escortant les charrois acheminant les fruits et légumes. Ce qui manque le plus en ce moment, c'est la viande mais la pêche fournit du poisson de mer. Il a fallu reconstituer une flottille de pêche et c'est en cours de réalisation. Nous, nous avons de nouveau des poules et nos bois nous fournissent du gibier que nous partageons avec le personnel de la plantation. Nos bœufs servent à la traction des charrues et des chariots lourds. Et les vaches sont réservées à la production de veaux et de lait. Nous ne pouvons pas sacrifier de bovins pour le moment. L'argent rentre sans excès et la plantation est en léger déficit comblé par les rapports sérieux des placements d'Aldebert aux Antilles et au Canada. Le commerce des armes réformées est plus lucratif que prévu. Les coûts de transport se sont réduits depuis la fin du blocus qui a permis à de nombreux capitaines de goélettes antillaises de reprendre le commerce d'avant-guerre. C'est la fin du commerce interlope pour les marchandises normales mais en ce qui concerne les armes, les gouverneurs des îles de la Caraïbe restent très pointilleux. Nous continuons donc le commerce interlope dans ce domaine mais ceci est une autre histoire.

Depuis l'arrestation d'Iribarne la situation se détend un peu en ville. Les citoyens disposés à admettre la défaite de la Confédération des États d'Amérique et à coopérer avec Washington ont des arguments pour le faire. Toutefois, tout le monde n'est pas dans cet état d'esprit et se forment des groupes politiques occultes radicaux qui veulent continuer une forme de lutte en sous-main. Le sort de Jeff Davis est un abcès de fixation. Les tensions montent, créées par la défiance et les ressentiments, entre les tenants du « Tout cela pour ça » qui reprochent à Unca Jeff une sécession qu'il n'a fait qu'endosser et ceux du « Il nous faut libérer le Président » qui veulent « leur » revanche. La liberté des noirs est aussi un facteur d'antagonisme. Les uns ne veulent absolument pas voir les anciens esclaves prendre un rôle de citoyens états-uniens même à minima, d'autres vont dans un sens diamétralement opposé et seraient presque prêts à accorder une sorte de préférence aux noirs. Les deux attitudes sont également dangereuses mais comment faire comprendre à des gens chez qui l'instruction doit rester l'apanage des seuls wasps que seule l'instruction des noirs peut leur permettre de prendre une place utile dans la construction de la Nation que représentent les États Réunis ?

Dans ce pays, qu'on soit wasps ou « natives » voire affranchis, l'éducation est l'apanage de la fortune. Comme c'est le cas en Europe. En France, l'Empereur Napoléon 1^{er} a tenté de trouver un palliatif à cette situation en ouvrant les Lycées qu'il a créés à des boursiers

méritants, mais on est encore loin de voir les enfants de nos paysans faire autre chose que des paysans. Qui sont, il faut bien le reconnaître, la vraie force vive de la France, la classe de citoyens qui nourrit les villes. Mais si l'évolution de la France fait que maintenant les paysans peuvent vivre de leurs terres lorsqu'ils en sont propriétaires, ici la propriété foncière reste entre les mains des planteurs. Et même aux Antilles françaises, dix-sept ans après l'abolition de l'esclavage les noirs ne possèdent que rarement des terres et ils doivent vivre de leur travail dans les plantations où ils ont servi comme esclaves. Un jour, peut-être...

Seulement, ici les événements récents et cruels font que les haines et frustrations sont trop vives. Pour le moment, le Président Johnson a les mains libres et peut prendre toutes les mesures qui lui semblent propices à une reconstruction fermement orientée. En effet, la prochaine session du Congrès ne s'ouvrira qu'en fin de cette année. Depuis l'assassinat d'Abe Lincoln, Johnson continue la politique qu'ils avaient initiée sous forme d'essais et expériences locales depuis le début la guerre. On a parlé de l'expérience de Port Royal, par exemple, mais ils ont aussi tenté d'autres essais au fur et à mesure que les États confédérés sont tombés sous la coupe des forces Yankees pendant la guerre civile. Alors le Président Andrew Johnson a fait sienne la politique de reconstruction en nommant des gouverneurs imposés en Arkansas au Tennessee et en Louisiane, mais en procédant à des amnisties en contrepartie afin de pouvoir disposer d'administrations locales sur lesquelles s'appuyer.

Pourtant, je le trouve trop optimiste. On dit, c'est Eamon qui me l'a raconté, que Johnson prétend que comme l'esclavage est aboli partout et que l'unité de la Nation est rétablie, la reconstruction est achevée. J'ai bien peur qu'il ne rappelle trop vite les administrateurs qu'il a fait nommer ces dernières semaines. Des indices montrent que des gens influents qui avaient des postes importants dans la Confédération sont en train d'organiser une sorte d'armée secrète pour reprendre la guerre. Au Tennessee, ce serait le cas du Général de corps d'armée Nathan B. Forrest, avec quelques officiers démobilisés de l'armée confédérée. Leur but serait de terroriser les « *yellowlegs*, *carpetbaggers* et *scallawags* » mais aussi de forcer les noirs à se terrer dans leur condition misérable. Autant dire que de tels groupuscules seraient une menace pour les gens comme ceux de notre plantation et pour toute la reconstruction effective des États-Unis.

Aldebert est conscient de toutes ces difficultés à venir et a pris contact avec des amis sûrs qui partagent nos idées sur la reconstruction pour mettre sur pied dans le Comté de Charleston une force politique susceptible de coopérer avec l'Union. Nous avons eu une agréable surprise. André et Barnard se sont présentés en civil à la plantation. Ils ont pris contact avec les autorités militaires de maintien de l'ordre et se sont fait reconnaître comme anciens combattants confédérés. On leur a laissé leurs armes et le Quarter Master leur a remis des bulletins de démobilisation. Ils sont donc en situation régulière. André s'est installé à la plantation avec sa famille. Aldebert leur a fait aménager un appartement à l'étage et nous sommes voisins de palier. André n'a pas l'intention de rester sur la plantation mais bien de continuer une carrière militaire. Son épouse n'ayant aucune attache avec les tribus indiennes de l'Ouest ne se sent pas concernée par les escarmouches qui sont de plus en plus fréquentes sur la « *Frontier* ». D'ailleurs le clan à laquelle elle appartient se sédentarise de plus en plus et rejoint la société « blanche » dans laquelle les hommes trouvent de plus en plus d'emplois auprès des compagnies de télégraphe, de chemin de fer ou de construction d'infrastructures qui aménagent les terres conquises par les pionniers. De même que nombre de noirs affranchis quittent les régions où ils ont été esclaves pour chercher fortune dans l'Ouest, de même les indiens ralliés se soucient peu de se trouver confronter aux groupuscules racistes qui se mettent à proliférer. Et la Caroline du Sud est sur la mauvaise pente en cette matière même si c'est le Tennessee qui fait parler de lui pour le moment. Cette situation risque de pourrir rapidement parce que la politique de Johnson me semble bien hésitante en ce qui concerne l'organisation du nouveau pays.

Il lui appartient de concevoir le devenir des États du Sud. Lincoln avait autorisé la mise en place de gouvernements loyalistes en Virginie, en Arkansas, en Louisiane et au Tennessee au fur et à mesure de l'avance des troupes yankees. Il avait en outre soutenu le plan aux termes duquel on organiserait des élections dans les États où au moins un dixième des électeurs feraient allégeance à l'Union. Le Congrès estimait cette disposition trop clémentine et les deux Chambres adoptèrent une loi demandant que ce soit la moitié des électeurs qui prêtent serment pour que l'État pût être réintégré mais Lincoln y apposa son veto. Maintenant qu'il est aux affaires, Johnson semble assigner trois objectifs à la Reconstruction.

Il prône une réintégration rapide des États au motif qu'ils n'ont jamais véritablement quitté l'Union et doivent donc être reconnus dès que des citoyens loyaux à Washington ont formé un gouvernement. Pour Johnson, la question du droit de vote des noirs n'est pas prioritaire et continue à relever de la responsabilité des États qui ont toujours décidé de qui est électeur chez eux. Il semble tenir à ce que le pouvoir politique dans les États ex-confédérés passe des planteurs considérés comme des aristocrates aux acteurs économiques qu'il nomme « les plébéiens » par référence à l'histoire romaine. Comme de nombreux affranchis sont encore économiquement dépendants des anciens maîtres et risquent de voter comme eux, leurs votes seraient à ses yeux une entrave aux objectifs politiques qu'il s'est assignés. La troisième priorité de Johnson, et je pense que c'est sa principale, c'est l'élection présidentielle de 1868 car il est certain qu'il a l'intention de devenir président de plein droit et non de rester la roue de rechange d'un chariot accidenté.

Le sort d'Unca Jeff me préoccupe. Pendant la guerre le parti républicain s'est divisé en deux clans : Les républicains radicaux tiennent à juger et condamner les principaux dirigeants de la Confédération. Ils militent pour l'octroi aux noirs des droits civiques complets. Selon eux on peut pousser les affranchis à voter pour les républicains en leur rappelant qu'ils leur doivent la manumission. Les votes des noirs permettraient ainsi aux républicains de rester au pouvoir en affaiblissant les démocrates souvent ex-confédérés. Les républicains modérés veulent aussi évincer les démocrates du pouvoir au niveau national et empêcher le retour des ex-confédérés mais ils sont moins attachés au droit de vote des noirs. Essentiellement pour des raisons de politique locale ou parce qu'ils estiment que les « nègres » risquent de ne pas voter de façon « convenable ». Les démocrates nordistes défendent une réintégration immédiate des États du Sud et ne soutiennent pas le droit de vote des affranchis pour éviter l'affaiblissement des démocrates dans les États du Sud. La nouvelle organisation politique post-guerre civile des « États Réunis » est donc soumise à des soubresauts que l'on devine mais sur lesquels personne ne s'étend dans les journaux. Ces manœuvres assez occultes laissent donc des espérances à des aventuriers de tout poil comme il en existe partout en période troublée. La prospérité relative de nos affaires risque de susciter des convoitises et je sens bien que les armes n'ont pas fini de parler par chez nous. Mon Le Mat n'est pas encore au chômage mais j'ai aussi fait l'acquisition d'un revolver à cartouches moins encombrant et plus rapide à recharger. Eamon Kirkpatrick, m'a offert le Revolver qu'il a saisi sur Iribarne. Mais mon Le Mat, une fois chargé, a une plus forte puissance de feu et me permet de faire mouche à plus de trente mètres. Souvenons-nous que les entreprises publiques de la présidence, sans contrôle parlementaire pendant encore quelques mois, sont sous-tendues par d'autres causes occultes dont il va falloir tenir compte pour éviter des écueils sérieux. Il faut trouver une place dans la Reconstruction, sans y perdre son âme. Car les manœuvres politiques en sous-main causent des dégâts dont on se remet encore plus difficilement que des opérations militaires.

